

Trouvez la femme

André Brochu, *Adèle intime*, Montréal, XYZ éditeur, 1996, 108 p., 14,95 \$.

Carole Massé, *Qui est là?*, Montréal, Les Herbes rouges, 1996, 324 p., 19,95 \$.

Louise Anne Bouchard, *Pierre va se remarier avec Florence Cordobes*, Genève, l'Âge d'homme, 1995, 80 p.

Julie Sergent

Numéro 83, automne 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38896ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sergent, J. (1996). Compte rendu de [Trouvez la femme / André Brochu, *Adèle intime*, Montréal, XYZ éditeur, 1996, 108 p., 14,95 \$. / Carole Massé, *Qui est là?*, Montréal, Les Herbes rouges, 1996, 324 p., 19,95 \$. / Louise Anne Bouchard, *Pierre va se remarier avec Florence Cordobes*, Genève, l'Âge d'homme, 1995, 80 p.] *Lettres québécoises*, (83), 15–16.

André Brochu, *Adèle intime*, Montréal, XYZ éditeur, 1996, 108 p., 14,95 \$.

Carole Massé, *Qui est là ?*, Montréal, Les Herbes rouges, 1996, 324 p., 19,95 \$.

Louise Anne Bouchard, *Pierre va se remarier avec Florence Cordobes*, Genève, l'Âge d'homme, 1995, 80 p.

Trouvez la femme

Louise Anne Bouchard trace une passion d'amour maternel.
Carole Massé sonde les secrets d'une détective privée.

Et André Brochu crée Adèle...

ROMAN
Julie Sergent

APRÈS *FIÈVRES BLANCHES*, SA NOVELLA PARUE EN 1994, qui portait à ce qui semblait être leur pinacle les thèmes chers à l'auteur, particulièrement ces deux-là toujours si inextricablement liés, Dieu et le cul, on pouvait se demander sur quel terrain André Brochu ferait évoluer ses enfants terribles par la suite. Et serait-ce une égale réussite ?

Femme-déchet

Alors que *Fièvres blanches* faisait d'une église l'enceinte des amours interdites d'un curé et d'un jeune musicien, il n'y a pour tout décor qu'un plancher de bois dans le dernier roman de Brochu, *Adèle intime*. Et la réussite est totale.

Sur ce plancher nu, dans cet appartement nu, dont la seule chambre meublée et qui attend désespérément son habitant est celle du fils aimé d'un amour non réciproque, une femme est clouée, nue. Son fils, son mari, et au bras de celui-ci la meilleure amie d'Adèle (« ma meilleure épouvantable amie », p. 13), tous trois sont partis, l'abandonnant depuis deux mois à une déchéance qui ne finira pas : « Elle est assise morte, les mains sur son genou relevé, le menton sur ses mains, pleine de deuil. En deuil d'elle-même. » (p. 18)

Si l'état dépressif du personnage n'est pas pour surprendre les fidèles lecteurs de Brochu, habitués à le voir dépeindre un héros écartelé par la puissance de ses émotions, le fait qu'une femme, qui est en outre la narratrice du récit, en fasse les frais est tout à fait nouveau dans l'univers romanesque de l'auteur. Et l'on passe les premières pages du roman à se demander par quelle espèce de miracle (quel mariage magique entre le ying et le yang !) un homme de cinquante ans, fût-il habitué à se glisser dans la peau des autres, parvient avec tant de justesse, sans une apparence de tromperie, à donner la voix à une femme, de l'adolescence à l'âge de trente-sept ans ! C'est un plaisir du texte décuplé, dirait-on, de se laisser happer par cette Adèle. D'autant plus qu'Adèle tergiverse un peu différemment des autres héros de Brochu avec les forces du bien et du mal qui la dévorent. Elle aussi, comme le curé de *Fièvres blanches* ou l'intello de *La vie aux troussees* (1993),

vacille entre l'emprise fondamentale de la religion dans sa vie et celle du désir charnel, quotidien et explosif, que le catholicisme condamne. Mais plutôt que d'en faire une créature dévergondée et coupable, baisant à tort et à travers et croulant ensuite de honte, comme s'y exercent abondamment les personnages de ses œuvres précédentes, Brochu dresse avec Adèle le portrait de la sainte nitouche qui se reproche d'être ainsi : « J'ai toujours voulu l'amour, non le sexe. Et j'ai lamentablement échoué, épaisse. » (p. 37)

De fait, l'échec, Adèle le subit sur tous les fronts — celui du sexe et de l'amour, celui de la maternité, celui de l'amitié — et c'est son état de déchet qu'elle relate pour nous, tantôt à la première personne, tantôt secondée par un narrateur, dans un texte qui n'a rien de statique, qui nous promène entre Adèle la belle adolescente et Adèle ramassée sur le plancher, et où s'expriment tous les détours — sarcastiques, tendres, humoristiques, pitoyables — que prend la peine pour se dire. La petitesse, le dégonflement, le plus-rien-du-tout d'un personnage ne peuvent pas être plus merveilleusement offerts.

Femme-secret

On n'épouse pas les tourments des personnages du roman de Carole Massé, *Qui est-là ?*, avec la même facilité qu'on le fait pour la douleur d'Adèle. C'est, d'une part, qu'ils sont au moins trois, dans ce roman, à souffrir gravement, laissant le lecteur hésiter entre le courage de les prendre tous de front, une tâche lourde même si les drames s'entrecoupent, et le ridicule de n'en suivre qu'un. Mais il y a surtout que la souffrance des personnages, enrubannée comme il se doit de mille déguisements, de secrets, de travestissements, se révèle à eux à peu près de la même façon qu'elle se révèle à la lecture : lentement et nébuleusement.

Il faudra donc au lecteur une certaine dose de patience et de bonne volonté pour suivre la narratrice, Lucie Laberge, détective privée, à travers les méandres du « pays d'enfance » — « ce pays magique et maléfique » (p. 312) — d'où elle s'apprête à extraire les secrets d'un homme, son client, et de la sœur de celui-ci, mais également, et surtout, comme chaque enquête l'y invite, ses secrets à elle.

Je n'avais pas choisi mon métier parce que j'avais peur de rien. Au contraire, je l'avais choisi pour apprendre à maîtriser la peur de tout ce qui me barcelait sporadiquement depuis l'enfance. (p. 42)



André
Brochu



Assez intéressée par les processus de la pensée pour sonder la sienne et celle de ses clients, mais pas à proprement parler une intellectuelle, Lucie Laberge montre, en outre par son amour de la poésie et des poètes maudits, qu'elle a une certaine sensibilité. Mais l'Institut de police n'est pas bien loin. On est dérouté par le machisme et la vulgarité qu'embrasse avec tant de naturel la jeune femme (une description détaillée de sa visite aux toilettes, par exemple, ne semble pas d'un grand intérêt), et par sa propension à souligner les travers de tout un chacun, comme si elle pouvait se vanter de détenir une espèce de vérité.

Malgré cette difficulté que l'on peut avoir à s'attacher à la narratrice, et bien que l'on souhaite voir débloquent un peu plus rapidement son enquête, les personnages dont elle relate l'histoire ne manquent pas d'intérêt : relations torturées avec les membres de leur famille, morts et disparitions subites, interrogations, mensonges et souvenirs qui cognent très cruellement tissent une toile dans laquelle certains lecteurs voudront sûrement se laisser prendre.

Il y a sans doute dans *Qui est là ?*, pour qui n'est pas rebuté par le ton et le personnage de la narratrice, quelque chose de très profond, un appel à la découverte de soi, voire une métaphore de la création de personnages romanesques. Et puis il y a quelques beaux moments d'écriture, qu'on aurait souhaités beaucoup plus nombreux...

Je viens d'un coin de pays où les érables centenaires offrent un spectacle d'une telle mélancolie que si je m'abandonnais à leur contemplation muette, si je quittais les mots, la pensée besogneuse, l'analyse du monde et l'incessant remue-ménages de mon métier, aussi petit fût-il, aussi inutile en regard de plus nobles et plus secourables professions, oui, si je m'arrêtais et m'écoutais ne fût-ce qu'une seconde, la folie m'emporterait. (p. 280)

Femme-maman

Malgré ce que souligne l'éditeur en quatrième de couverture, à savoir que *Pierre va se remarier avec Florence Cordobes* est un récit où l'auteur aborde, « non sans humour », ce qui est vrai, « le thème de la deuxième épouse », il ne faut pas s'attendre à trouver dans ce dernier roman de Louise Anne Bouchard une caricature de l'épouse numéro deux, qui nagerait, par exemple, dans les décombres de la première, et se surveillerait sans relâche pour ne jamais lui ressembler.

De caricature, de toute façon, l'auteure est sans doute incapable, si habile qu'elle est à peaufiner des modèles originaux.

S'il aborde le thème de la deuxième épouse, le roman le fait plus spécifiquement en survolant toutes les démarches, émotives plus que pratiques, de cette épouse en devenir. Car avant que Florence ne devienne effectivement la deuxième épouse de Pierre, elle aura un peu de ménage à faire. Elle questionnera donc tout ce qu'elle est face à la première épouse de Pierre qui préférerait que Florence restât une gentille maîtresse ; face à la mère de Pierre, qui préférerait que Florence ne vînt pas d'un pays de sauvages ; face à son amoureux qu'elle laisse derrière elle à Montréal ; face à Lausanne où elle ira vivre avec Pierre.

Puis, surtout, elle questionnera ce qu'elle est face à sa mère.

La relation qu'entretiennent les deux femmes est énorme et peu commune, et nous rappelle le macabre ballet qui unissait le père et la fille dans le précédent, et très beau, roman de l'auteure, *La fureur*. La violence physique est moins évidente ici — on la pressent tout de même lorsque la fille longiligne évite d'exposer son trop beau corps à sa mère boulimique —, mais la violence psychologique est claire, de ce parent qui assène gestes et paroles insensés en toute impunité à son enfant qui l'aimera toujours follement, maternellement, quand même.

Accordons à Florence le fait que sa mère, passée dans le moulin créateur de Louise Anne Bouchard, est tout à fait attachante. Même si elle a toujours accusé sa fille de ne rien ressentir (ou n'est-ce que la paix qu'elle lui souhaite ?), même si elle a accumulé les hommes dans sa vie comme d'inutiles joujoux, même si elle a le culot de jouer à la grande dame. On l'aime, car il y a un drame dans la vie de la « Majesté Irène » — « ma souveraine Irène », « Irène ma splendide », « Irène ma lune » — que le bonheur prochain de sa fille souligne cruellement. Une solitude que ni les perruques ni les lentilles cornéennes teintées qui lui servent à se créer d'autres personnages ne parviennent à tromper. Car Irène n'a jamais, pas même une première fois, été une épouse, puisque son prince charmant — dont elle fait placarder la photo partout par sa fille ! — n'est jamais revenu.

Louise Anne Bouchard prouve à nouveau qu'elle sait décrire la passion qui habite un être avec une admirable économie de mots. Elle dit peu, de la fille comme de la mère, choisit quelques moments, quelques instantanés, mais qui montrent à peu près tout des émotions qui les tenaillent. L'humour dont elle fait preuve aide sans doute à faire passer la pilule de l'amour souffrant. Mais c'est la langue minimaliste, qui ne connaît ni les formules figées ni les répétitions inutiles, qui fait le bonheur de la lecture, d'autant plus qu'elle expose des passions qui n'ont rien, quant à elles, de minimales. Un bijou de passion et de concision.



Carole Massé



LIBER

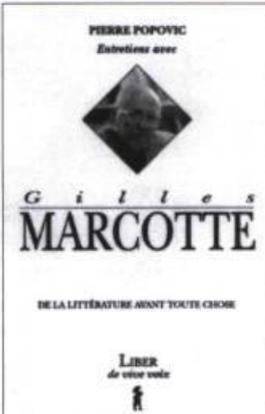


Pierre Popovic
Entretiens avec

GILLES MARCOTTE

De la littérature
avant toute chose

PIERRE POPOVIC
Entretiens avec



LIBER
de votre voix

196 pages, 20 dollars

de vive voix